

CHAPITRE PREMIER

Introduction

Pourquoi ce livre ?

Si le thème de l'esclavage dans le Nouveau Testament m'intéresse tant, c'est pour plusieurs raisons. Cela fait longtemps déjà que, dans mon cours d'exégèse du Nouveau Testament, j'ai inclus un chapitre sur la question des différentes méthodes de traduction et sur la manière dont les vingt principales versions anglaises de la Bible reflètent les différentes théories dans ce domaine. Or, à ma grande surprise, j'ai découvert qu'une seule de ces versions traduisait logiquement le terme *doulos* par « esclave » (cf. *The New Testament. An American Translation*, 1923, de E.J. Goodspeed). En effet, s'il existe au moins six mots dans le Nouveau Testament pouvant légitimement être traduits par « serviteur », *doulos*, lui, signifie littéralement « esclave ». Comment expliquer cela ? Est-ce une aversion générale pour l'esclavage sous toutes ses formes ? Un sentiment de gêne face à la persistance de l'esclavage aujourd'hui ? La crainte de réactions émotionnelles face au mot « esclave » (cf. les visions de Kunta Kinta dans *Racines*) ? Ou encore, la conviction que l'utilisation de *doulos* dans un sens métaphorique ne peut rien apporter de positif ?

Une autre raison qui explique mon grand intérêt pour ce thème est ma participation à la traduction de la *New International Version* depuis son commencement, au début des années 1970. Par la suite, et jusqu'à mon retour en Nouvelle-Zélande, j'ai eu le privilège de travailler pendant douze ans (de 1984 à 1996) au sein du Comité de traduction de la Bible, la principale instance du projet, dans le cadre de la commission permanente chargée de la relecture des textes. Ayant soulevé le problème de la traduction de *doulos*, on me

demanda de rédiger un rapport sur cette question, en particulier sur la manière dont la *NIV* traduisait ce terme. Je pus ainsi me rendre compte de la complexité du problème et eus envie d'étudier de plus près l'utilisation métaphorique de *doulos* dans le Nouveau Testament. Dans quelle mesure les chrétiens peuvent-ils se considérer comme des esclaves du Christ ou de Dieu ?

D'autres circonstances, sans lien apparent avec ce problème de traduction, m'ont interpellé à ce sujet. En octobre 1987, lors du rassemblement annuel du Global Ministries Institute, notre orateur fut le docteur Josef Tson, un pasteur roumain, arrêté et emprisonné en 1974 et en 1977, qui dut s'enfuir de son pays en 1981. Il insistait pour qu'on le présente simplement comme « un esclave de Jésus-Christ ». « Peu de gens, dit-il, acceptent de me présenter comme un esclave. Ils préfèrent dire "serviteur". Nous, les chrétiens du XX^e siècle, avons remplacé l'idée du don total de notre personne par celle d'engagement, et le mot "esclave" par "serviteur". Ce sont pourtant des termes très différents. Un serviteur est au service de quelqu'un tandis qu'un esclave appartient totalement à son maître. Nous pouvons volontairement nous engager à accomplir quelque chose, mais quand nous nous abandonnons entre les mains de quelqu'un, c'est notre propre personne que nous lui offrons. »

Puis, en 1990, fut publié un livre intitulé *Slavery as Salvation. The Metaphor of Slavery in Pauline Christianity* de Dale B. Martin. Il s'agissait de sa thèse de doctorat écrite sous la direction du professeur Wayne Meeks. Dans cet ouvrage, Martin essaie de comprendre comment la métaphore d'esclave de Dieu ou du Christ pouvait transmettre une image positive du salut aux premiers chrétiens des villes gréco-romaines (1990, p. 137; cf. XIV). À propos du vocabulaire de 1 Corinthiens 9, Martin montre que lorsque Paul se compare (en 1 Co 9.16-18) à un gérant-esclave au service du Christ (*oikonomos*; cf. « esclave du Christ » en Rm 1.1; Ga 1.10; Ph 1.1), il n'indique pas seulement par là sa propre autorité ou son pouvoir, mais également son statut élevé d'esclave ayant gravi les échelons et qui serait comme le reflet du statut de son maître, le Christ. Quant à cette autre appellation qu'il se donne, « esclave de tous » (1 Co 9.19-23), Paul s'humilie ici volontairement en utilisant une figure de rhétorique classique des discours politiques, celle du

« chef-esclave » (voir plus loin ce que nous disons au sujet de la responsabilité du chef), qui s'inscrit dans la continuité de la *kenôsis* du Christ. Son but consiste à la fois à atteindre les plus petits sur l'échelle sociale et à être un exemple pour ceux qui, parmi les convertis, appartenaient à l'élite. Et cela, en vue de l'unité et de l'édification de l'Église. « C'est précisément parce que l'institution de l'esclavage revêtait des connotations très différentes selon les contextes que le terme d'esclave pouvait aussi bien indiquer un abaissement volontaire qu'une attitude de disponibilité totale ou encore l'accession à une position élevée » (p. 132; cf. p. 58). Cependant, il semble que cette approche de type sociologique aille à l'encontre de l'ensemble des épîtres pauliniennes et du message du Nouveau Testament (dans les chapitres suivants, nous exposerons et discuterons à plusieurs reprises les différents points de vue de Martin, en particulier au chapitre 7).

Mon ancien collègue de Tyndale House (Cambridge, Royaume-Uni), le docteur David Wenham, a étudié pendant de nombreuses années les différents aspects de la relation de Paul avec Jésus. Dans son œuvre magistrale, *Paul. Follower of Jesus or Founder of Christianity?* (1995), il parvient à cette conclusion, simple mais fondamentale : « Paul se considérait comme un esclave du Christ et non comme le fondateur du christianisme » (p. 410).

Voilà pourquoi, depuis plusieurs années, je m'intéresse tant à ce thème. Mon espoir et ma prière, c'est que cette étude de la métaphore de l'esclavage ne serve pas seulement à ranimer l'intérêt pour un thème néotestamentaire quelque peu négligé mais qu'elle contribue aussi à faire grandir notre amour et notre désir de servir le Seigneur Jésus-Christ¹.

La métaphore de l'esclavage

Puisque notre thème principal est l'utilisation métaphorique de l'esclavage pour décrire la relation du chrétien avec le Christ ou avec Dieu, il nous faut d'abord définir ce qu'est une métaphore,

1. Malheureusement, l'ouvrage de I.A.H. Combes, *The Metaphor of Slavery in the Writings of the Early Church* (Sheffield, Sheffield Academic Press, 1998), a été publié trop tard pour que je le consulte.

puis établir une liste de tous les passages du Nouveau Testament contenant les expressions « esclave(s) de Dieu » (*doulos/douloi theou*) et « esclave(s) du Christ » (*doulos/douloi christou*)².

Une métaphore est une figure de rhétorique qui, pour décrire une chose ou une expérience, emprunte des termes appartenant à un autre domaine. Certains de ces traits évoquent directement la chose décrite tandis que d'autres sont tout à fait inadéquats. Si nous disons, par exemple, « la lune était un sou brillant », on considérera comme légitime l'évocation de la forme (circulaire), de l'apparence (lumineuse) et peut-être aussi de la taille (par rapport à ce qui l'entoure)³. Mais il est clair que, contrairement à un sou, la lune n'a aucun lien avec le commerce et qu'elle n'a pas non plus été fabriquée par les hommes. Toute la puissance de la métaphore réside dans son pouvoir de suggestion ainsi que dans l'effet de surprise que les points de similitude produisent sur l'auditeur ou le lecteur. En ce qui concerne la métaphore de l'esclavage, il est évident que celle-ci aura de multiples connotations, étant donné l'incroyable complexité et les formes différentes que revêtait l'esclavage au premier siècle.

-
2. Pour une étude de la métaphore religieuse, on pourra se reporter aux précieuses explications de Crabtree, 1991, p. 11-17. Russell (1972, p. 469) a montré que « dans le Nouveau Testament comme dans l'Ancien, le titre d'«esclave» exprime l'attitude spirituelle fondamentale de l'homme, ce dernier étant caractérisé par la contingence et le péché, face au Dieu infini et miséricordieux ». Ainsi, et de façon paradoxale, quoique « le titre d'esclave soit une métaphore religieuse, il serait plus juste de dire que son véritable rôle consiste à décrire la relation de Dieu envers l'homme tandis que son utilisation dans un sens sociologique n'a qu'un sens parfaitement métaphorique » (cf. p. 455). Bien que d'une façon plus nuancée, Russell défendait déjà ce point de vue dans un ouvrage plus ancien, tiré de sa thèse de doctorat (1968, p. 16-17, p. 34 n. 21, 88). Cependant, cette approche laisse peut-être entendre que la connotation fondamentale de l'esclavage est la dépendance, ce qui peut aboutir, d'une certaine manière, à le légitimer, dans le sens où il reflète la condition fondamentale de l'homme devant Dieu.
 3. D'après Beekman & Callow (1974, p. 127), une métaphore est constituée de trois éléments : « 1) Le *thème*, c'est-à-dire ce qui est illustré par l'image; 2) l'*image*, c'est-à-dire la partie proprement « métaphorique » et 3) le *point de similitude* qui explique en quoi l'image et le thème se rejoignent ».

Mais comment discernera-t-on dans la métaphore les traits légitimes et ceux qui ne le sont pas? Quand un auteur emploie la terminologie de l'esclavage pour décrire la relation entre Dieu et l'homme, il s'appuie implicitement sur l'ensemble des présupposés généralement rattachés à cette notion. Il nous faut donc identifier les différentes réalités qu'évoquait le mot esclave au premier siècle de notre ère. Dans cette perspective, nous étudierons a) les descriptions générales des esclaves et de l'esclavage dans la littérature de cette époque; et, plus important encore b) les différentes notions qui se rattachent à la terminologie de l'esclavage dans le Nouveau Testament ainsi que dans la version grecque de l'Ancien Testament (la LXX), cette dernière constituant l'arrière-plan d'un grand nombre de concepts du Nouveau Testament. Certaines notions découvertes en a) verront leur application se restreindre à celles qui, en b), décrivent la relation entre Dieu et l'homme, par exemple la propriété exclusive du maître, la disponibilité totale en vue du service qui lui est dû ou la totale dépendance à l'égard de sa personne. D'autres réalités propres à l'esclavage se révéleront tout à fait inadéquates pour dépeindre cette relation – l'obéissance forcée, par exemple, la privation de liberté et la soumission servile.

On trouvera dans l'ouvrage de Martin une vaste étude de l'arrière-plan gréco-romain de la métaphore de l'esclavage à l'égard d'un dieu. La documentation est remarquable même s'il est vrai, comme il le dit lui-même, qu'il ne s'intéresse qu'« au rôle unique d'une métaphore unique considérée d'abord dans un texte unique (1 Co 9) » (1990, p. XIV). En ce qui me concerne, mon examen des arrière-plans juif, grec et romain est relativement modeste – bien que pertinent, j'espère –, mais mon objectif est beaucoup plus large puisqu'il concerne la multiplicité de sens de la seule métaphore de l'esclavage dans tous les passages du Nouveau Testament où elle est utilisée.